

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Rougemont), le 2 janvier 2026. Michael Spyres (ténor), Anastasia Bartoli (soprano), Vincenzo Scalerà (piano)

Alors que le Gstaad New Year Music Festival célèbre avec faste sa 20ème édition, offrant au public une vraie litanie de *stars* – P. Domingo, V. Grigolo, C. Bartoli, X. Anduaga ou encore [Marina Viotti entendue la veille](#) -, le concert « *Lovers Forever Arias* » du 2 janvier en l'Eglise de Rougemont a présenté un cas d'école fascinant sur les défis d'un remplacement sans changement de programme adéquat. Réunissant pour la première fois sur scène le ténor américain Michael Spyres et la soprano italienne Anastasia Bartoli – appelée pour remplacer Nadine Sierra –, cette soirée a surtout mis en lumière un décalage frappant entre une puissance vocale débridée et l'acoustique exigeante du lieu.

La soirée s'est ouverte sur un choix artistique révélateur. Anastasia Bartoli, dont la carrière a débuté dans le *hard-rock* avant de triompher dans le répertoire dramatique de Rossini, a

abordé l'air « *Una voce poco fa* » du *Barbier de Séville* par une interprétation qui a surtout souligné l'inadéquation d'une voix aussi ample et puissante avec les fines coloratures de Rossini. Le caractère espiègle et manipulateur de Rosina s'est trouvé noyé sous une projection sonore constante et peu nuancée, un phénomène qui s'est reproduit dans « *Ebben, ne andrò lontano* » de *La Wally*, où le drame était traduit par une intensité uniforme plutôt que par un gradient émotionnel.

Ce malaise stylistique trouve son origine dans les circonstances du concert. Comme l'explique la directrice artistique Caroline Murat, Anastasia Bartoli n'a pas été choisie comme une « star de remplacement », mais comme une « jeune artiste » à qui on offre une opportunité, suivant ainsi « l'esprit du festival ». Cette noble intention a toutefois conduit à conserver le programme initialement prévu pour Nadine Sierra, soprano au timbre lyrique et agile, ce qui s'est avéré être une erreur manifeste de *casting*. Le contraste était particulièrement saisissant dans des pièces comme « *I Could Have Danced All Night* » (« *My Fair Lady* ») ou l'air « *O mio babbino caro* » (« *Il Trittico* »), où la légèreté et l'innocence requises ont cédé la place à un lyrisme opératique trop lourd, transformant l'émotion simple en déclaration tonitruante.



Vincenzo Scalera / Michael Spyres

Photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2025-2026

Face à cette tempête vocale, **Michael Spyres** a fait preuve de son habituelle *maestria* technique, naviguant avec aisance entre le baryton de Figaro (« *Largo al factotum* ») et le ténor dramatique de Canio dans « *I Pagliacci* » (« *Vesti la giubba* »). Cependant, la performance du *baryténor* américain a semblé contrainte par deux facteurs externes. D'une part, dans les duos de *La Bohème* ou de *La Traviata*, il devait constamment ajuster sa projection pour trouver un équilibre face à la puissance de sa partenaire, ce qui a parfois étouffé la subtilité de ses phrases. D'autre part, et c'est un point crucial, il a dû composer avec des *tempi* imposés par le pianiste italien **Vincenzo Scalera**. Contrairement à la description d'un accompagnateur à l'écoute de ses partenaires, Scalera a mené l'ensemble de la soirée à un train d'enfer, abordant les accompagnements comme ses *sol*i pianistiques (telle la *Mazurka* de Lecuona) avec une urgence rythmique

constante. Cette course effrénée a mis à rude épreuve le chant de Michael Spyres, notamment dans les passages de bravoure, l'obligeant à suivre le piano plutôt que de modeler le temps musical. Cette absence de respiration et de *rubato* a privé nombre d'airs de leur dimension poétique et dramatique, réduisant la musique à une suite de notes brillantes mais précipitées.

Il serait injuste de nier l'engagement physique et vocal total des artistes, qui a effectivement soulevé de vifs applaudissements. Le public a salué l'énergie dépensée et le spectacle offert. Toutefois, dans le cadre sacré et acoustiquement si particulier de l'église de Rougemont – un lieu où, comme le rappelle Caroline Murat, « *les artistes redécouvrent le contact direct avec leur public* » – cette surenchère de décibels et de vitesse est apparue contre-productive.

La magie du *Gstaad New Year Music Festival* réside dans l'intimité et l'authenticité des rencontres musicales. En ce soir du 2 janvier, la volonté de livrer un « *show* » a malheureusement pris le pas sur l'écoute mutuelle et le service de la musique – et l'expérience rappelle avec force que le remplacement d'une artiste de premier plan doit s'accompagner d'une révision intelligente du programme, sous peine de créer un dissonance entre l'instrument, le répertoire et l'esprit du lieu...

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Rougemont), le 2 janvier 2026. Michael Spyres (ténor), Anastasia Bartoli (soprano), Vincenzo Scalera (piano). Crédit photo (c) Patricia Dietzi

**CRITIQUE, festival. 20e
GSTAAD NEW YEAR MUSIC
FESTIVAL (Eglise de
Rougemont), le 1er janvier
2026. « About last Night ».
Marina Viotti (mezzo), Mark
Kurmanbayev (baryton-basse),
Didier Puntos (piano)**

Dans le cadre féerique de l'Église de Rougemont, le *Gstaad New Year Music Festival* a célébré son 20ème anniversaire avec un éclat particulier. Fondé et dirigé avec une passion inébranlable par la Princesse Caroline Murat, soutenu par un cercle de mécènes dévoués, à commencer par Mmes Aline Foriel-Destezet et Chahrazad Rizk, ce festival a accueilli ce 1er janvier 2026 un public aussi international que huppé pour un cadeau musical des plus précieux : le spectacle « *About last Night* » de la mezzo-soprano franco-suisse Marina Viotti. Pour cette date anniversaire, elle était rejointe par l'imposant baryton-basse russe Mark Kurmanbayev, offrant une variation nouvelle à ce

**programme qu'elle porte en elle – et a fait tourné
un peu partout en Europe – depuis sept ans.**

Le concept du spectacle est aussi ludique qu'intelligent : une femme se réveille avec une gueule de bois à côté d'un inconnu, se souvenant à peine de la nuit écoulée. De ce prétexte, **Marina Viotti** tire un fil conducteur plein d'humour et d'émotion, naviguant entre le récital classique et l'atmosphère intimiste du cabaret. Le résultat est une soirée où l'art lyrique le plus exigeant côtoie sans complexe la chanson et le théâtre musical, servi par une artiste au charme et à la présence scénique irrésistibles.

Marina Viotti a confirmé ce soir-là qu'elle est bien plus qu'une magnifique voix. Son mezzo, à la fois chaud, souple et d'une clarté cristalline, est un instrument qu'elle met au service d'une intelligence dramatique rare. Qu'elle chante la finesse mélancolique du « *Paon* » de Ravel, l'audace de « *Black Max* » de Bolcom, ou la sagesse désenchantée de « *La Chanson des vieux amants* » de Brel, elle habite chaque mot, chaque note, avec une vérité qui emporte l'adhésion. Son sens de la narration et son humour naturel font de ce spectacle une expérience profondément humaine et joyeuse.

La grande surprise et le formidable contrepoids de la soirée fut la prestation du baryton-basse **Mark Kurmanbayev**. Son apparition dans « *Votre toast, je peux vous le rendre* » (la célèbre chanson du toréador d'Escamillo dans *Carmen*) a littéralement électrisé l'auditoire. La voix est d'un grain superbe, puissante, noble, et projetée avec une aisance déconcertante. Il a ensuite offert un moment d'une profondeur saisissante avec le grand air d'Aleko de Rachmaninov, déployant un lyrisme sombre et poignant. Son timbre velouté et son phrasé expressif ont apporté une gravité et une carrure opératique magistrales au spectacle.



Marina Viotti / Mark Kurmanbayev Photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2025-2026

La véritable magie a opéré lorsque les deux voix se sont rencontrées. Le duo imaginé par Mozart, « *Là ci darem la mano* » tiré de *Don Giovanni*, fut un sommet d'élégance et de théâtre. Marina Viotti, en Zerlina à la fois naïve et espiègle, a opposé sa voix claire et souple au baryton-basse enveloppant et séducteur de Mark Kurmanbayev.

Leur dialogue chanté était une véritable scène de séduction, où chaque regard et chaque réplique musicale créaient un suspense délicieux. Plus tôt dans la soirée, l'esprit d'Offenbach avait déjà insufflé sa folie grâce à un autre moment de complicité. Dans « *Je t'adore, brigand* » de *La Périchole*, l'énergie comique et la précision rythmique partagée entre la mezzo et deux hommes extraits de l'audience, ont provoqué un rire franc dans l'assistance, démontrant le sens inné du jeu de Marina Viotti.

Si les voix éblouissantes de **Marina Viotti** et **Mark Kurmanbayev** ont été les étoiles filantes de cette nuit du 1er janvier, leur trajectoire lumineuse n'aurait pu être tracée sans la voûte céleste sonore tissée par trois excellents instrumentistes. **Didier Pontos** au piano, **Antoine Brochot** à la contrebasse et **Gerry Lopez** au saxophone ont bien plus qu'accompagné ; ils ont incarné l'âme changeante du spectacle, passant avec une aisance déconcertante des salons de la mélodie française aux fumées des clubs de jazz.

Didier Pontos, dont les mains ont épousé chaque émotion, fut le pilier narratif et le paysagiste harmonique de la soirée. De la délicatesse impressionniste du « *Paon* » de Ravel aux rythmes incisifs du « *Tango* » d'Albéniz, en passant par le soutien lyrique puissant exigé par l'aria d'*Aleko*, son piano a été le liant universel, à la fois guide discret et partenaire

à part entière.

À ses côtés, **Antoine Brochot** et sa contrebasse ont insufflé la pulsation vitale et la profondeur charnelle au récital. Son jeu, tour à tour chaleureux et espiègle, a ancré « *Dos Gardenias* » dans une sensualité rumba, donné son swing langoureux à « *Cry Me a River* », et apporté une texture jazzy essentielle à l'humour de « *Black Max* » de Bolcom. Son dialogue avec le piano était un modèle de complicité rythmique.

Enfin, **Gerry Lopez** au saxophone a été la couleur, le souffle et l'esprit libertaire du spectacle. Son entrée dans « *Je ne t'aime pas* » de Kurt Weill y a ajouté une ironie cabaretière parfaite. Mais c'est peut-être dans « *La Chanson des vieux amants* » que son intervention a été la plus poignante : un *solo* au saxo d'une mélancolie enroulée et tendre, semblable à un monologue intérieur, qui a dialogué avec la voix de Marina Viotti pour élever ce moment au rang de pure magie.

« ***About Last Night*** » est une célébration de l'art du spectacle vivant dans ce qu'il a de plus généreux. En mêlant avec autant d'aisance l'opéra, la mélodie, le cabaret et la chanson, **Marina Viotti** et ses complices rappellent que les grandes émotions ne connaissent pas de frontières de genre. La mise en espace simple mais efficace, l'interaction complice avec les musiciens, et l'atmosphère de confiance créée ont transformé l'écrin de pierre de l'Église de Rougemont en un cabaret intimiste et chaleureux.

Pour son vingtième anniversaire, le **Gstaad New Year Music Festival**, sous l'impulsion de la princesse **Caroline Murat** et de ses partenaires, a fait le pari de l'excellence et de l'audace. Avec « *About Last Night* », ce pari est un triomphe. Un immense *bravo* à Marina Viotti pour ce projet qu'elle porte si brillamment, et un merci particulier pour nous avoir fait découvrir la formidable voix de Mark Kurmanbayev. Souhaitons à ce spectacle, dans toutes ses variations futures, encore de

nombreuses nuits aussi enivrantes !...

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Rougemont), le 1er janvier 2026. « *About last night* » . Marina Viotti (mezzo), Mark Kurmanbayev (baryton-basse), Didier Puntos (piano). Crédit photos (c) Patricia Dietzi